

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre XX

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE XX.

Départ de Fribourg. — Un brouillard plein de mystères. — Un coche grand-ducal. — Mulheim. — Les nymphes et les bonnets de coton. — Une pimbèche. — Scène touchante. — Badenweiler; son origine; ses sources. — Les nouveaux Bains. — Le Kurhaus et son parc. — Les Bains romains. — Les ruines. — Une promenade dans les airs. — Un manoir qui passe de main en main. — Le « Sophienruhe ». — « L'Altmann » ou le « Vieillard ». — La table d'hôte du Roemerbad. — Le château de Burgeln. — Un bon vieux prêtre et un non moins bon gargotier, compères et compagnons. — Notre plus grand ennemi. — Encore une désillusion. — Le retour. — Des Hollandais modèles.

Nous quittons Fribourg à 6,55 heures du matin. La ville se portait en foule vers la gare. Les guichets étaient pris d'assaut, les salles d'attente encombrées, les voitures envahies! C'était dimanche. Chacun allait, à l'exemple du Seigneur, se reposer des travaux de la semaine dans l'une ou l'autre des petites stations ther-

males qui foisonnent en Brisgau. Pour nous, nous prenions le chemin de Badenweiler.

Un épais brouillard voilait les montagnes, emplissant la vallée de ses grisâtres et nuageuses vapeurs. Les villages auprès desquels nous passions nous apparaissaient comme des ombres chinoises à travers l'humide rideau de brume, et les hauts arbres échelonnés le long de la voie fuyaient derrière nous ainsi qu'une armée de gigantesques fantômes en déroute. Parfois, les flammèches de la locomotive voletaient çà et là, semblables à des feux follets divaguant dans un monde mystérieux. Nous devinâmes ainsi, au milieu de cette étrange atmosphère, Staufen, dont les sonores montagnes renvoyèrent, à notre passage, comme l'écho du terrible combat qu'Hoffmann livra sous ses murs contre Struve et ses bandes révolutionnaires; le château du même nom, berceau de la puissante famille de Staufenburg, dont les derniers débris chancellent au-dessus de leur riche ceinture de vignobles et qui se dérident encore quand les enfants de ses anciens vilains pressent la grappe vermeille et en extraient le chaud et vif margraefler; Heitersheim et son noble manoir, longtemps la résidence du grand maître de l'ordre de Malte en Allemagne; Neuenburg, où le duc Bernard de Weimar mourut en 1659, empoisonné, dit-on, par ordre de Richelieu....

Mais, nous sommes à Mulheim. Une méchante patache, une caisse rectangulaire, percée de huit fenêtres et flambant neuf sous son vêtement de serin, va nous conduire à Badenweiler, — car Badenweiler est distante d'environ cinq kilomètres de la voie ferrée. Cependant, les fouets sifflent à travers l'opaque nuage, les équipages tournent et retournent sur place, les cochers haranguent les voyageurs dans un langage qui eût fait dresser les cheveux de Schiller et de Goethe; c'est comme

une ronde de véhicules fantastiques ; on dirait des cavalcadours pyrénéens au pays des fées.

Le soleil, qui monte à l'horizon, argente le brouillard ; quelques flocons de vapeur se détachent des arbres ; les prairies fument, pareilles à des champs de tourbe en ignition, et Phébus altéré boit avidement la rosée du matin.

Le coche se met en branle. Ses trois chevaux trottaient cahin-caha. De minute en minute, l'automédon cingle leurs flancs de sa noueuse lanière dans la crainte qu'ils ne s'endorment : les rossinantes philosophes agitent dédaigneusement la queue, secouent deux fois les oreilles et attendent avec insouciance une nouvelle morsure. La caisse crie, les ressorts gémissent, les essieux grincent ; nous dansons comme des poussahs de caoutchouc en bords désordonnés. Dans leurs rainures, les glaces clapotent, nous jetant aux oreilles leurs tremolos assourdissants. Et la carriole continue son petit bonhomme de train jusqu'à Mulheim, qu'un quart d'heure à peine sépare de sa station.

Mulheim est une jolie petite ville de 3109 habitants, toute fière de ses vignobles et de son histoire. Les mauvaises langues disent, il est vrai, que ses annales l'occupent fort peu et qu'elle met toute sa gloire à faire du délicieux margraefler. Je ne sais ce qu'il faut penser de ces méchants bavardages. Ce que je puis, toutefois, affirmer, c'est la douceur de son nectar ; Hébel l'a chanté dans des vers que l'on montrait jadis à l'hôtel de la Poste, mais qui ont disparu, paraît-il, avec l'auberge.

A la fois catholique, juive et réformée, Mulheim possède une église, une synagogue et un prêche. De plus, elle a des bains, auxquels sa grande rivale voisine enlève malheureusement le plus clair de la clientèle. Aussi dit-on épouvantable la haine qui anime les sources vaincues contre les sources victorieuses. Souvent, la nuit, à

travers les gémissements de la tempête, on distingue le cri des nymphes qui s'entre-déchirent pour un amant cher à toutes deux, le Renom ; et, lorsque le curieux paysan abandonne en tremblant la couche nuptiale et vient, dans son léger costume, coller son nez et son casque à mèche aux vitres de sa chambre, il découvre deux belles jeunes filles, lacérant leurs frais visages de leurs ongles roses et s'arrachant leurs chevelures d'or avec la fureur d'amoureuses terrestres. Mais, tout à coup, les combattantes abandonnent le lieu de la lutte et se sauvent effarées. Le naïf villageois, accoutumé à ne lâcher le gars ennemi que quand il l'a couché à terre, ne comprend rien à cette fuite intempestive : c'est que les nymphes l'ont aperçu et que les nymphes ont horreur des bonnets de coton.

En 758, Mulheim appartenait au grand abbé Othmar de Saint-Galles ; en 1056, l'empereur la remettait aux mains du grand chapitre de Bâle. Puis, elle tomba au pouvoir des seigneurs de Badenweiler. Conrad de Fribourg y fondait, en 1255, un couvent de nonnes cisterciennes, et ce couvent devenait plus tard la propriété de moines non moins respectables. Les barons von Bume-neck y possédaient enfin le donjon de Rosenberg. Heureuse ville, qui eut des nonnes, des moines, des barons, et qui vécut des siècles sous la férule d'un abbé et d'un chapitre.

Mulheim a près d'une demi-lieue de longueur. Nous remontons lentement la voie sur les flancs de laquelle elle étale ses rustiques habitations, ses constructions bourgeoises, sa belle maison commune, son superbe hôtel des Postes....

Une jeune fille hèle notre coche. L'automédon arrête : la belle voyageuse entr'ouvre la portière, jette un coup d'œil rapide sur la société, fait une grimace de dégoût

et se sauve. Fi! mademoiselle, vous êtes bien difficile.

A cette vue, une dame vêtue d'habits de deuil sourit. Pauvre femme ! Tu ris, et tes larmes vont couler.

Deux bébés dégringolent la grand'route de toute la vitesse de leurs petites jambes. Leur père les aperçoit : il passe la tête à la portière ; les enfants agitent leurs mouchoirs, crient de bonheur.... La voiture ralentit ; ils sautent autour du marchepied, tendent leurs petits bras.... Papa ! papa !!... Et, tandis que le père les presse sur son cœur, la mère arrive à grands pas et présente ses lèvres amoureuses aux baisers de l'époux chéri, qu'elle n'a plus embrassé depuis huit jours.

Pleure, pauvre déshéritée ! Tu as perdu un mari, un enfant peut-être ! Pleure, les larmes soulagent !

Nous traversons Nieder-et Oberweiler, où le patron de l'auberge du Wilder Mann montre, dit-on, des aquarelles attribuées à Napoléon III. Celui-ci y passa, en effet, dix-neuf semaines après sa tentative avortée de Strasbourg. — Mollement couchée sur le versant de sa colline, Badenweiler marque dans le brouillard ses pimpantes habitations en grandes plaques grisâtres. Au-dessus, de noirs lambeaux, à peine entrevus par les déchirures de la brume, laissent soupçonner de magnifiques forêts de sapins.

Nous descendons de voiture et gravissons pédestrement la grand'ruë. A notre droite, à notre gauche, des villas dissimulées sous d'ombreuses vérandas, avec des balcons où le lierre et la vigne vierge s'enroulent. de proprettes cabanes de paysans, écrasées entre de vastes habitations meublées, des hôtels modernes, des jardinets, quelques magasins, une douzaine d'échoppes chargées de bibeloterics et d'immenses tartes aux prunes, dans lesquelles les friands habitants plantent voracement le nez et les dents, insoucians de la frai-

cheur de leur teint; — à son extrémité, la place et l'hôtel du Roemerbad. Au centre de la place, une fontaine, dont les sculptures représentent, d'une part, *Jésus et la Samaritaine*, d'autre part, *Moïse faisant sortir l'eau du rocher*. Badenweiler pouvait-elle choisir deux sujets mieux appropriés à sa destination ?

Connue déjà des Romains, Badenweiler portait alors le nom de « Aquae » ou de « Civitas villarum ». Les barbares chassèrent le peuple des Césars et la ville tomba dans l'oubli. L'un des plus célèbres médecins des siècles derniers, l'illustre Tabernemontanus, en parle pour la première fois, en 1544, dans un recueil des sources utiles de l'empire german. Quelques autres publications la mentionnèrent également depuis lors, mais ses eaux n'étaient point utilisées. Il fallut aux nymphes la découverte des anciens bains romains pour que leurs charmes attirassent de nouveau l'attention. Les plus hardis se risquèrent, goûtèrent à leurs roses mamelles et déclarèrent la boisson excellente. Des moutons de Panurge rejoignirent leurs frères; les badauds arrivèrent à la queue-leu-leu. Ils atteignent à présent le chiffre annuel de 3500 à 4000. Ce sont des Allemands pour la plupart, des Alsaciens, quelques rares Anglais et un peu plus de Hollandais. Le traitement dure de vingt cinq jours à deux mois, pendant lesquels le malade se baigne, se fait doucher, boit de l'eau, du petit-lait, du lait frais, du lait d'ânesse, ...selon la fantaisie des médecins. Il paraît qu'on y consomme tous les laits imaginables. Quelques grincheux — n'y en a-t-il point partout? — vont même jusqu'à raconter que c'est la cure la plus fructueuse que l'on y puisse faire. D'autres vantent, au contraire, la douceur du climat et viennent, le thermomètre à la main, vous dire, avec la verge du charlatan: « Vous voyez cette colonne de mercure! Et bien, de juin à octobre, elle ne descend pas au-dessous de 15° et ne

monte pas au-dessus de 20° centigrades. » Si bien, qu'à les en croire, les sources seraient absolument inutiles. Je te laisse à penser la colère de ces pauvres nymphes. Il ne suffit plus que chaque jour leur suscite une rivale nouvelle, — personne n'ignore que la Forêt-Noire s'éveille tous les matins avec une source de plus — il faut encore que ceux qu'elles accueillent avec tant de bienveillance les dénigrent et les insultent. C'est là peut-être le motif pour lequel leur sang bout si fort : il accuse, en effet, au sortir de terre, une chaleur de 26° centigrades. Pour les croyants, je dirai qu'il est alcalin, salin, incolore, sans saveur, et convient particulièrement aux personnes nerveuses.

Faisons un tour à travers le village. La plus grande animation y règne d'un bout à l'autre : je crois ses 500 habitants à la promenade. Chaque vallon voisin y a envoyé quelques uns de ses représentants ; seulement, tous ont oublié chez eux leurs beaux habits des dimanches. C'est là un fait bizarre, le paysan rejette avec dédain son pittoresque costume des siècles passés pour ne conserver que sa maladresse et sa gaucherie. Les femmes ont, cependant, encore un grand papillon, dont les ailes frangées battent au-dessus de leur front comme un vrai lépidoptère alsacien. Un large tablier de soie noire s'allonge sur leurs jupes éclatantes. Chacun flâne comme au hasard, allant dé-çi de-là. Des cochers descendent et remontent la grand'rue au trot de leurs deux chevaux, qu'ils fatiguent beaucoup, sans doute afin d'en dégouter les amateurs ; de petits ânes, enfouis sous leurs bâts multicolores, réfléchissent mélancoliquement aux soucis de l'existence asine.

Les nouveaux Bains s'élèvent à notre gauche, derrière un jet d'eau rocailleux murmurant du matin au soir. Ils se présentent à nous sous la forme d'un temple grec, dont le fronton se profile au-dessus d'un atrium orné de

cariatides. Une salle unique en compose l'intérieur. Cette salle a l'aspect d'un rectangle couronné d'une abside demi-circulaire. Une voûte en plein cintre recouvre le rectangle; une calotte semi-sphérique ferme l'abside. Un large bassin, dont le dessin est modelé sur celui de la salle, s'y creuse entre des parois de marbre blanc se brisant à angle droit, de manière à daller la terrasse qui le contourne; une bande de granit rouge court le long de ce riche pavement. Les murs sont peints à l'antique et découpés par les portes grises des cabines, symétriquement alignées sur chacune de leurs faces. Des baies arrondies entaillent les parois de la voûte; un œil-de-bœuf troue les diverses tranches de la calotte semi-sphérique; trois ou quatre lucarnes resplendent au sommet du vaisseau comme des clefs de voûtes azurées. Parmi ces ouvertures, les premières ont des vitraux écarlates, les autres, des vitraux bleus; le soleil, se jouant à travers leur cristal, emplit la salle d'un demi-jour rosé, doux, mystérieux, et donne à la piscine le reflet magique du ciel. Ses eaux, fournies par une gerbe qui ne lance pas moins de 600 litres à la minute, sont d'une limpidité incroyable; leurs vagues papillotent sous les teintes violettes dont la lumière les colore. Je n'ai jamais autrement rêvé la grotte de Calypso! Fallait-il donc, qu'au lieu de nymphes vaporeuses, je n'y trouvasse que de grassouillettes Allemandes ou des Teutons ventripotents!—Ce bain est l'œuvre d'un artiste défunt, l'architecte Fischer. Il mesure 33 mètres de long, 21 de large. On l'ouvrit en 1875.

Derrière le monument, au pied de la terrasse qui le porte, un second bassin fait miroiter au grand jour ses eaux vert-tendre entre sa ceinture de cabines: c'est le bain des bourses modestes ou des ennemis de la volupté.

A l'un des côtés de la grand' place, un chalet sans prétention, contraint dans le goût suisse, a pris le nom

de « Kurhaus ». Là, tourbillonnent les volages Gretchen, ... quand il y a bal, ce qui doit, je crois, arriver fort rarement. Pour aujourd'hui, le restaurateur s'est dit qu'une chambre à manger ferait bien mieux qu'une salle de danse; aussi a-t-il disposé ses tables sur le parquet réservé aux pieds légers. La loge de l'orchestre est vide; de l'antré des cuisines montent un parfum de graillon et un brouhaha de casseroles en révolution. Therpsicore se pince le nez, se bouche les oreilles: la pauvre va se trouver mal! Quelques étrangers, moins sensibles, mais plus gloutons, dilatent voluptueusement leurs narines et sourient d'aise au vacarme, messager d'un prochain diner.

Un vaste parc étale sa luxuriante végétation sur le versant de la colline. Il fut créé, en 1825, d'après les ordres du duc Louis, selon les plans de Zeyher, grand maître des jardins de Schwetzingen. L'habile architecte y traça des allées magnifiques, y éleva des terrasses admirablement situées, y perça une foule de sentiers ombrés, y découpa quelques pelouses, y jeta négligemment de vifs bouquets de fleurs... Tout cela est superbe.

A l'ombre de l'un de ses massifs dorment les vieux Bains romains. On y pénètre après avoir franchi la palissade dont on eut la prudence de les clore. Nous entrons d'abord dans *l'atrium*, la cour réservée aux promenades et aux exercices gymnastiques. Au milieu de cette cour, s'ouvre un vestibule, *vestibulum*, et, de chaque côté de ce vestibule, deux salles de forme carrée, le vestiaire et la salle d'attente, *apodyterium*, *depositorium*. Trois portes mettent cette partie du bâtiment en communication avec le premier bassin, la porte du vestibule et celles des deux salles. Ce premier bassin était celui des bains froids, *frigidaria*; il est long de 10.5 mètres, large de 6.6, et a la forme d'un rectangle terminé par une abside; une terrasse l'en-

ture; quatre marches y descendent. Dans l'épaisseur des murs qui le séparent du vestiaire et de la salle d'attente, se trouvent les *onctoria* ou *fictoria*, des petites salles ovales où l'on savonnait et massait les baigneurs. Ces bains froids communiquent avec les bains tièdes, *tepidaria*, par trois portes faisant face aux précédentes; leur bassin a 7.5 mètres de longueur, 8.7 mètres de largeur et ne possède point d'abside; à notre droite, trois cabines pratiquées dans la muraille représentent trois bains particuliers; à notre gauche, deux autres cabines, et, au milieu, un passage conduisant aux bains de vapeur; en face, un haut mur séparant la partie des thermes réservée aux hommes de celle où les femmes avaient exclusivement accès. Quant aux bains de vapeur, *laconica*, *calidaria*, ils se prenaient dans une salle circulaire soudée à la partie nord du monument.

Le plan d'ensemble des bains était donc celui d'un rectangle allongé, coupé en deux parties et auquel on avait greffé deux rotondes. Sa longueur totale atteignait 70 mètres, sa largeur, 20,4 mètres, ou 25 mètres en y comprenant les rotondes. Le temps a respecté cette disposition générale. Tous les murs indistinctement s'élevaient encore à une hauteur variant entre un et deux mètres; quelques-uns ont conservé la couche de stuc qui les vêtait; les plaques de marbre dallant les salles n'ont pas même entièrement disparu; les escaliers des bassins sont intacts à certains endroits; les baignoires creusées dans la maçonnerie ont encore gardé des traces du ciment dont elles étaient enduites; les tuyaux de plomb qui amenaient les eaux n'ont point cessé de ramper çà et là; les étuves, les conduits des bains de vapeur sont toujours visibles et nous montrent jusque dans leurs moindres détails toute l'organisation de ces anciens thermes romains, dont les auteurs nous

ont légué de si pompeuses descriptions. Les bains de Caracalla, à Rome, paraissent des géants auprès de ceux-ci, mais leurs ruines éparpillées sont loin de donner une idée aussi précise de ces somptueux édifices que les précieux débris de Badenweiler. Ces thermes étaient consacrés à Diane Abnoba, la déesse de la Forêt-Noire, ainsi que nous pûmes le reconnaître à l'autel placé dans *l'atrium* et retraçant le nom de cette divinité. On ne saurait affirmer d'une manière positive la date de leur création. Les uns croient qu'ils remontent aux règnes d'Adrien ou de Caracalla; d'autres reportent, au contraire, leur établissement au commencement du II^{me} siècle. Leur destruction correspond aux incursions des Allemanni; elle fut consommée, dit-on, en l'an 361. Ils ne furent découverts qu'en 1784, grâce à des fouilles pratiquées, au hasard, sur le versant de la montagne.

Des bains, nous remontons les escarpements du parc et rejoignons sa principale artère, une large avenue, avec de vieux arbres décapités pour parure, des tables et des chaises pour ameublement, le rendez-vous habituel de la belle société de Badenweiler. Afin de mieux honorer le Seigneur, les baigneurs ont revêtu leurs plus riches toilettes : les dames resplendent; les messieurs marchent gravement sous leurs chapeaux de soie, genre de coiffure que je n'ai vu porter, depuis mon entrée en Allemagne, que par les ramoneurs de Francfort. — Mais la station n'est point qu'élégante, elle est aussi curieuse : les conversations cessent à notre passage; tous les yeux sont braqués sur nous, nos costumes de touristes, salués de chuchotements moqueurs.

Un sentier escarpé nous élève en peu d'instant jusqu'aux ruines. Nous passons d'abord auprès d'une

vieille tour ronde, nouvellement crénelée à l'effet de servir de balcon et de préserver les bébés contre les chutes dangereuses. Pauvres débris ! Quelles cuisantes pensées votre sort nouveau doit-il engendrer dans vos entrailles de tour ! -- Le balcon dépassé, nous nous trouvons au milieu de murs énormes, cyclopéens, s'élançant à des hauteurs prodigieuses, ébréchés, dentelés, écornés.... Le temps les a noircis et le lierre séculaire a tapissé leurs lambeaux.

-- Ce lierre est admirable, dit milady.

Il l'est en effet ; ses troncs noueux, raboteux, bicornus, gros comme un arbre de vingt ans, se tordent le long des murailles dissimulées sous leur verdure.

Nous pénétrons dans le bâtiment principal. Sa gigantesque carcasse est percée de quelques trous microscopiques, comme si les seigneurs d'autrefois ne devaient point voir clair. Un grand mur le coupe par le milieu en deux parties égales. Nous cherchons vainement le donjon : il n'a point existé ou s'est évanoui. Je penche pour cette dernière opinion, car un château sans donjon, c'est comme un homme sans tête, ce qui a toujours été fort embarrassant pour ceux qui en étaient privés.

La tour n'existant plus, les braves habitants du village se sont dit qu'il fallait escalader les murailles, et ils y ont accroché des escaliers, planté à leurs crêtes de bonnes et solides rampes de fer, assis des bancs et rangé des chaises. Et voilà comment l'étranger peut s'offrir le plaisir d'une promenade dans les airs.

Cette ascension est tentante : je l'exécute.

Arrivé à la cime des murs, j'y vois deux enfants jouant ! Je crois d'abord à une erreur et m'imagine me trouver en présence de jeunes aiglons, qui, ayant fui l'aile maternelle, prennent tranquillement leurs ébats dans le voisinage de leur nid. Mais non ! ce sont bien deux bébés tout à leurs jeux. Un cri de leur mère en-

lève mes doutes à cet égard. J'avance : une jeune dame est assise sur une pierre, la tête penchée vers sa broderie. A Badenweiler, les gens se promènent ou travaillent dans les nues.

Comme je ne suis point du village, je marche avec prudence. Le vide est à droite, le vide est à gauche. Je sais qu'il n'y a pas le moindre danger : les barreaux sont là, dressant entre le gouffre et moi leurs mailles de fer ; mais, c'est égal, je n'ai point l'habitude de courir à travers les nuages. Et le vide me fait peur, je l'avoue en toute humilité.

Me voilà donc blotti dans un coin, levant timidement la tête au-dessus de la balustrade, ainsi que l'oisillon qui n'a point encore mesuré la force de ses ailes et allonge son col déplumé en dehors de son berceau, afin de sonder l'espace. La jolie station s'étend sous mon aire, avec son Kursaal, ses belles villas, ses blanches routes, ses jardins, ses promenades, ses riants alentours, ses collines couvertes de vignobles, ses satellites Nieder-et-Oberweiler, dont la petite mare chatoye comme une opale, où se balancent deux minuscules embarcations blanches et bleues. Au loin, le brouillard, que le soleil n'a pu pomper encore, emplît la plaine et les vallons d'une laiteuse vapeur au milieu de laquelle le paysage se fond.

De cet observatoire, j'embrasse en une fois tous les membres ruinés du vieux château, et cette vue me fait penser à son histoire. Faut-il dire qu'il fut avant tout sentinelle romaine ? La colline avait un bain : comment n'aurait-elle pas eu sa tour de garde ? Celle-ci détruite, le château naquit. Quand ? On ne sait. Toujours est-il que, vivant et de fort bonne constitution, il fit partie de la dot que Clémence de Zaehringen apporta à Henri le Lion. Puis, diverses familles nobles du pays se le rejetèrent l'une à l'autre, comme le joueur de criquet relance la

balle aussitôt qu'il l'a reçue. La comparaison est peu respectueuse pour d'aussi vénérables reliques, mais elle est vraie. C'est d'abord l'empereur Frédéric, qui l'accepte de la maison de Zachringen, à laquelle il le renvoie presque aussitôt. Vient alors le tour des comtes d'Urach et du seigneur Imer de Strasbourg. Celui-ci maria sa fille au prince de Furstenberg, auquel il jette le manoir avec l'enfant. De ses mains, il saute dans celles de Fribourg, qui l'acquiert 35,000 florins et le donne sur-le-champ à son comte Egon IV. Lui-même le promet, en garantie du paiement de ses dettes, à l'Autriche, qui le repasse à son tour à la puissante maison de Bade. Là s'arrêta la balle : les Français arrivèrent en 1678 et la crevèrent sans pitié.

Badenweiler a des promenades charmantes; pouvons-nous l'abandonner sans visiter l'une ou l'autre d'entre elles. Allons au hasard. Ce chemin qui monte là, devant nous, expose de fort jolies villas sur ses bords. Pourquoi ne le suivrions nous point ?

Quelques enjambées nous déposent sous bois. — Tandis que nous grimpons, un ruisseau dégringole en bruyantes cascates. Deux blocs de rocher, hauts comme des maisons, gisent sur le versant de la colline. D'où viennent-ils ? D'où sont-ils tombés ?

— De la lune, dit milady.

De la lune, sans doute. Comment expliquer autrement leur présence sur le duvet de mousse qu'ils écrasent ? Mais leur chute est bien vieille, car les sapins ont uni leurs rameaux au-dessus de leurs crêtes et leur ont fait un dôme de verdure.

Notre sentier serpente à plaisir : un lacet surplombe un lacet ; un troisième se traîne au-dessus du second et ainsi de suite. Quant au dernier, il nous mène à l'une des aspérités de la montagne. Cette aspérité, le

« Sophienruhe », s'élançait dans le vide pour offrir un charmant panorama à ceux qui s'y hasardent, — une vraie galanterie de rocher. De sa pointe, je contemple le vieux château, émergeant de son cône verdoyant, comme une fleur de pierre épanouie au milieu d'une guirlande de forêts. Tout autour de ce bouquet rayonnement des collines, la plaine et ses vallons, où se bercent encore des traînées de nues argentées.

— Courage ! dit milord, la montagne nous appelle.

Et nous répondons à l'invitation de la montagne.

Pendant un quart d'heure, nous la contourrons à l'ombre de ses sapins et de ses hêtres. Une rustique cabane surgit à notre face. Puis, ce sont des rochers, entre lesquels se creuse une lézarde profonde, pareille aux crevasses que le diable ouvre dans le sol, quand il appelle aux enfers l'âme que la perversité lui a livrée. De l'autre côté de la crevasse est l'abîme, un abîme séduisant, enchanteur : un océan agité de forêts ondulant jusqu'à la plaine ; des locomotives tirant après elles de longues banderoles de fumée moutonnant ; le Rhin découpé par cent îlots et étincelant derrière la haute grille de peupliers, qui le raient de sombres barreaux ; la chaîne des Vosges à peine estompée dans le brouillard. C'est magnifique ! Et combien ce serait plus superbe encore, si Phébus brillait de tout son éclat ! Mais Phébus est un vilain grognard, qui nous boude depuis ce matin.

Ces rochers sont vieux comme le monde ; du moins, c'est ce qu'ils prétendent, puisqu'ils se sont intitulés « l'Alt Mann », le « Vieillard ». Fiers vieillards, ma foi, qui ne craignent pas de faire la courte échelle à leurs visiteurs. Seulement, comme ils n'ont ni jambes, ni mains à leur tendre, ils présentent, en guise d'échelons, leur échine rugueuse, — le plus beau rocher de l'univers ne peut donner que ce qu'il a, — où la prévenance des naturels suspendit un agreste escalier. Cet escalier

nous transporte bientôt à leur base, auprès d'une mine d'argent abandonnée. Le métal disparaissant avec l'arrivée des étrangers, l'on a pensé qu'il y avait là un nouveau filon à exploiter, et l'on construisit une très belle auberge dans le style du château de Fontainebleau, ornée de blanches tourelles et de toits rouges aigus. On la nomme « Haus Baden ».

De Haus Baden à Badenweiler, mettons qu'il y ait une demi-heure pour les jarrets peu exercés. Les nôtres étant de fer, il nous faudra moins longtemps. Et puis, la route est si belle, si bonne ! De l'ombre, de la fraîcheur, des trottoirs macadamisés, bordés de verdure. On la prendrait pour un chemin d'opéra comique. Notre station thermale apparaît tout à coup derrière l'un de ses coudes : il était temps, car les cloches sonnent à toute volée.

L'heure du repas est arrivée. Une indescriptible cohue se précipite vers les « Gasthaus ». Et cette bousculade s'explique, car, ici, c'est à l'hôtel comme à confesse : les premiers venus sont les premiers servis. La place est-elle prise, il vous faut attendre le dîner suivant. Au Kursaal, les tables d'hôte se succèdent d'heure en heure, à compter de midi. C'est prodigieusement effrayant !

Notre hôtel ne désemplit pas. Ses patrons jubilants font la meilleure mine à leur innombrable clientèle, vont, viennent, et, le sourire aux lèvres, reculent poliment la chaise que vous occupez déjà, de façon à encaquer tout le monde. Comme ce sont des montagnards aguerris, ils sont très forts, et, en leur qualité d'athlètes, ils soulèvent leurs hôtes, les portant dans l'air, avec leurs sièges, là où ils jugent convenable de les installer, — ce qui ne déplaît pas trop, paraît-il, puisque chacun remercie. Nous faisons comme chacun ; milord seul n'est pas content, car son poids a failli entraîner chaise et patron ; peu s'en fallut qu'il ne roulât sous la table !

Le service commence. Deux cents mâchoires s'agitent,

claquent des dents. Tel le tigre aiguise ses crocs avant de déchirer sa victime, tels nos convives exercent leurs molaires en attendant les mets, car la promenade, le grand air ont dilaté tous les estomacs.

Les garçons n'en peuvent plus : ils suent sang et eau !

— Calmez-vous, jeunes gens, mais suez moins, je vous prie. Chaque perle vacillant à votre front me semble une épée de Damoclès pour le potage et la sauce !

La valetaille habituelle ne suffisant point, on a convoqué le ban et l'arrière-ban des paysans du hameau. Il y en a de tous les types. Leur bon vouloir dépasse leur habileté : quelques plats découlent comme des gouttières, les pommes de terre folâtrent en route et les saucières pleurent sur les dos des mangeurs. Bah ! on n'en a pas moins bon appétit.

Le dessert englouti, le café savouré, la digestion faite, nous partons pour Burgeln.

Burgeln est un vieux château, — on devrait plutôt dire un ancien couvent, puisqu'il fut fondé, en 1130, grâce à la générosité de Werkher von Kaltenboch, à la place d'une chétive chapelle, par la richissime abbaye de Saint-Blaise. C'était alors l'une des résidences d'été de messieurs les bons moines.

La route qui y conduit est fort belle. Elle touche d'abord à Haus Baden, puis, fuit, à travers bois, le long des dernières pentes mamelonnées du Blauen, tantôt glissant sous d'épaisses forêts de chênes et de hêtres, tantôt coupant de belles prairies, où les fourches impies fanent le foin sans respect pour le jour du Seigneur, tantôt descendant, tantôt montant, décrivant sans cesse de nouvelles courbes, découvrant parfois, à travers une échappée, quelque frais tableau de la plaine rhénane.

Nous courons ainsi deux heures environ jusqu'au pied d'une colline isolée, surgissant subitement à la

droite de notre voie. Nous la gravissons, et l'antique retraite apparaît à nos regards étonnés. A-t-elle l'air assez misérable ! On lui donnerait l'aumône, tant elle semble pauvre. Et comme ses lourds murs de briques jaunis ont un piteux aspect ! Je croyais trouver un de ces beaux cloîtres du moyen âge : je ne vois qu'une piètre chapelle et une grande auberge ouverte à tout venant, — car l'abbaye s'est faite gargote, pensant que c'était le meilleur parti à prendre après sa sécularisation. Les « *Lieders* » à boire s'unissent aux cantiques, les verres tintent avec les cloches et la fumée des pipes se mêle fraternellement aux parfums de l'encens. Voilà comment un brave prêtre vit auprès d'un non moins brave gargotier. On les voit souvent, le matin, redescendre la colline, trotinant tous deux sur leurs mules. Chemin faisant, ils se racontent leurs petites histoires. L'un parle choucroute, saucissons ; l'autre, ciel, séraphins, ce qui ne les empêche pas de faire les meilleurs amis du monde. La conversation terminée, ils se séparent. L'aubergiste s'en est allé pour emplir son garde-manger ; le brave curé pour porter le pain de l'âme à de malheureuses ouailles, car notre curé est un ministre vagabond, errant par monts et par vaux du matin au soir et du soir au matin, vidant ici ses poches, ouvrant là-bas son cœur aux rares brebis placées sous sa houlette. Pauvre pasteur ! Il vit en plein pays protestant et ses moutons sont presque aussi rares qu'une feuille de trèfle à quatre lobes, ce qui n'est guère commun, tu le sais. L'un broute au nord, l'autre pâit au sud, le troisième, à l'est, le quatrième, à l'ouest : le malheureux berger ne sait où donner la tête ; il court d'un point cardinal à l'autre.

Revenons au couvent. J'entends un criard grincement, comme une charnière de fer pirouettant autour de son gond rouillé. Le bruit m'indique que le gond est vers le ciel. Je lève la tête : un cerf tourne follement sur son pivot

en guise de girouette. Le cerf, c'est l'arme de l'abbaye de Saint-Blaise; la girouette, c'est l'emblème de la fragilité des choses humaines.

Plus je regarde les bâtiments, moins ils me semblent vénérables; je finis même par leur refuser absolument 750 années d'âge. — Parbleu! mon septicisme avait raison: j'apprends à l'instant qu'ils ont remplacé, en 1762, l'ancienne maison de plaisance des abbés de Sanct-Blasien.

Une si pauvre construction ne vaudrait, certes, pas une aussi longue course, si elle ne réservait quelque surprise à ses visiteurs: j'ai nommé son incomparable panorama — l'un des plus beaux de toute la Forêt-Noire — sur la chaîne éblouissante des Alpes helvétiques, du Scheerhorn à la Jungfrau.

Mais si Burgeln nous dit: « Admirez! » le brouillard répond: « Vous ne verrez rien! » C'est à en perdre la tête! Quelle que soit la cime que nous gravissions, nous y trouvons toujours le brouillard. Il est là, de faction, épiant notre arrivée, pour dérouler aussitôt son voile opaque. Ennemi invincible, notre colère ne peut rien contre lui.

— Qu'avons-nous bien pu lui faire? s'écrie milady d'un air interrogateur?

Le brouillard, en nuage bien élevé, aurait dû s'expliquer, au moins auprès d'une interlocutrice aussi charmante que lady Baedeker; le rustre resta muet comme une carpe. On n'est pas plus insolent. Mais allez donc vous en prendre à un adversaire qui bouche ses blessures aussitôt que votre épée les a faites! C'est pis que l'hydre de Lerne. Du moins, pouvait-on couper ses sept têtes à la fois, et l'histoire en est la preuve; l'autre est absolument invulnérable.

Enfin, l'excursion est manquée! Pas tout à fait,

cependant. Le tableau est déjà bien beau tel qu'il se présente à nos yeux. Vois plutôt. Devant nous, roulent les ondes majestueuses des collines, voilées de bois, rayées de riantes vallées, dont les arbres fruitiers tachent le vert des prés, dont les hameaux sommeillent dans leurs nids de feuillage, dont les ruisseaux brillent ainsi que des filets d'argent. Au delà de cette mer chatoyante, dans un cadre plus sombre, une courbe du Rhin resplendit comme un miroir enchâssé dans la forêt, et, derrière ce diamant, un peu vers la gauche, des points rouges et blancs, semblables à des têtes d'épingles, marquent Bâle et ses populeux faubourgs. On les dirait hardiment piqués aux pieds des versants du Jura, dont nous distinguons à peine la silhouette à travers la brume de l'horizon. Plus à gauche encore, j'aperçois, en lorgnant attentivement, comme un profil vaporeux confondu dans le brouillard, un profil de nuages aussi bien qu'un profil de montagnes, qui tantôt s'estompe et s'accentue, qui tantôt s'évanouit comme un fantôme : c'est toute la chaîne des Alpes bernoises. Notre regard redescend-il de ces hauteurs mystérieuses, il voit naître à leur base une nouvelle colline. Il en suit les soubresauts capricieux et s'élève avec elle, pour venir se reposer sur le toit écarlate d'un petit chalet planté à la tête du Blauen, le roi de la contrée. La transparence de l'air en teinte jusqu'aux derniers contreforts d'un bleu-foncé, tandis que le firmament décoloré a la pâleur d'un mort, comme s'il s'était dépouillé de son azur pour en voiler la montagne. Devant cette chaîne, à la cime d'un piton solitaire, un vieux donjon, quelques murailles lézardées tremblotent au-dessus de leur ceinture de forêts : les ruines de Sausenburg, l'ancien manoir de la branche cadette des nobles seigneurs d'Hachberg. Regardons-nous, au contraire, vers le nord, le soleil,

enfin découvert, se couche dans le fleuve, que l'on prendrait pour un ruban de feu coupé de raies noires, formées par les hauts arbres dont il est bordé; puis, les Vosges apparaissent, sillonnant un ciel strié d'ondulations gris-perle, tandis que leurs versants se noyent dans une poussière d'or. Cette partie du tableau est merveilleusement belle.

Nous avons peine à nous en arracher. Il le faut, cependant, car Phébus, en projetant ses derniers rayons, nous souhaite le bonsoir et lance son char à grand train sur la voie de l'Occident.

Tandis que nous nous abandonnons aux courbes de la route, des voitures, pleines de touristes, regagnent en hâte Badenweiler, comme si l'approche de la nuit leur faisait peur. Nous sommes peut-être les seules personnes venues à pied jusqu'au château. Des âmes compatissantes semblent dire, en passant auprès de nous : « Les malheureux ! ils n'ont pas le moyen de se payer un « *droschke* » ; et ces bonnes âmes s'étendent, se pelotonnent dans les coins moelleux de leurs landaux.

Un dernier équipage défile à nos côtés. Trois dames et un monsieur nous regardent, se regardent, chuchotent ; l'attelage dégringole la pente au galop de ses deux chevaux.

— Quelle superbe soirée ! dit milady. Comme le foin embaume, et comme les pins imprègnent l'atmosphère de leurs doux parfums !

Cependant, la nuit épanche ses ombres sur la terre silencieuse.

— Voyez, dit milord, ce hameau, dont les vitres illuminées scintillent dans la noirceur des bois ainsi qu'un feu d'artifice !

Nous nous arrêtons pour admirer. Mais, en admirant, nous nous apercevons que la voiture qui vient de nous dépasser s'est également arrêtée. Que peut-il donc bien

lui être arrivé? Nous la rejoignons : le monsieur qui y était mollement assis en descend, s'approche de milady, la salue et lui dit de la meilleure grâce du monde :

— Vous devez être bien fatiguée, madame. Je viens de voir que vous vous reposiez. Voulez-vous me permettre de vous offrir une place auprès de ma femme et de mes filles ; je trouverai bien à me caser sur le siège du cocher.

Une pareille politesse nous abasourdit. Nous nous confondons en remerciements et nous prions notre aimable interlocuteur de ne point priver sa famille de sa charmante société. Milady n'est pas fatiguée : ses haltes n'ont d'autre but qu'un coup d'œil à jeter de-ci de-là, entraînée qu'elle est par sa passion pour la belle nature. Mais quels peuvent bien être ces étrangers, si polis, si courtois, si prévenants? Echanger un coin capitonné, dans lequel on est douillettement blotti, contre une méchante banquette, et cela par pure galanterie envers trois pauvres caneres ramassés sur une grand' route, c'est à ne pas y croire! Vivrions-nous encore à l'époque de cette légendaire chevalerie gauloise ou castillane, qui affrontait tous les dangers pour le sourire de quelque belle et qui combattait des moulins afin de conquérir le cœur de sa Dulcinée? Mais, naïf chevalier, le cœur de milady est conquis, et n'avez-vous point deviné dans ce gros milord l'époux bien-aimé de notre adorable compagne? Puis, — faut-il vous l'avouer? — je ne me suis jamais représenté comme vous les Rolands et les Amadis, — soit dit sans méchanceté. Qui donc êtes-vous alors, âme charitable, bienveillante, qui, dans ce siècle matériel, vous êtes montrée si gracieuse par pur désintéressement? Vous avez disparu! Qu'importe! Je vous retrouverai, dussé-je, ce soir, fouiller tout le village.....

Cette peine me fut épargnée, car je vis nos voyageurs à l'hôtel. J'allai de nouveau les remercier et je m'informai de leurs noms : c'étaient monsieur et madame X... d'Utrecht... La Hollande n'est décidément pas qu'un colossal entrepôt de fromages.

qui y
ne de
ice du
e viens
permet-
e et de
e siège

nous
aima-
de sa
s haltes
de-là,
nature.
polis,
n capi-
re une
vers
route,
poque
llane,
quel-
onqué-
e cœur
é dans
orable
ne me
et les
s-vons
siècle
ar pur
porte!
out le